

*Ne demandez pas si ce sont des faits réels  
Si c'est ce qui se passe dans la vie de l'auteur  
Posez-vous la question sur vous-même  
Quant à la réponse, gardez-la pour vous.*

**Amos Oz**

*« Une histoire d'amour et de ténèbres. »*



# *Sommaire*

IRAK KOWEIT IRAN.....	13
SYRIE .....	95
ÉGYPTE .....	127
TUNISIE.....	155
MAROC .....	181
ÉMIRATS ARABES UNIS .....	219
LIBAN .....	245
ALGÉRIE .....	313



## Prologue

*J'ai toujours voyagé.*

*Enfant, grande fut ma joie lorsque l'apprentissage de la lecture terminé, les dernières barrières des signes tombées, les pages n'eurent plus de secret que le sens inconnu des mots compliqués. De ce jour, assise sous le manteau de la grande cheminée, dans la salle où se tenait la famille en hiver, absente au monde alentour, un livre sur les genoux, je parlais.*

*À l'âge dit de raison, j'ai transformé notre balcon sur la Seine en une barque dans laquelle j'invitais mes amis, sidérés, certains jours d'été. Beaucoup cependant, se prenant au jeu, ramèrent avec moi.*

*Au lycée déjà, j'ai rendu visite à des correspondantes lointaines, par le train, pendant les grandes vacances. Le voyage de plusieurs jours parfois, était à lui seul une épopée.*

*Plus tard, mon métier m'ouvrit le monde, concrétisa les rêves pour lesquels je n'avais cessé d'œuvrer : un poste de traductrice sur des chantiers à l'étranger. D'abord en Irak. C'est dans le berceau des civilisations que je commençai à apprendre, « pour de vrai », les déserts et les gens, à les aimer passionnément...*

Maryvonne Chénel





IRAK KOWEÏT IRAN

1976 à 1979 ; 1986



Ma prochaine affectation est là. Sur mon bureau. Irak, Bagdad, Bassora, Khor al-Zubair, en plein désert...

Je me répète : « Berceau des civilisations... Mésopotamie, région historique du Proche-Orient entre les deux fleuves Tigre et Euphrate, irriguée par eux... Sumer... Akkad... Assyrie... »

Les habitants de ces pays, installés ici depuis treize siècles seulement, n'ont rien à voir avec ces civilisations dont je rêve et qui s'épanouissaient au quatrième millénaire avant notre ère.

Soit.

Mais l'idée d'*Empire Ottoman*, seule, déjà, me fait fantasmer. Démantelé en 1918, je le sais. Plus de sultan, plus de calife, plus de vizir, je le sais aussi.

Rien à faire cependant.

Je m'attends, au moins, au Bagdad des *Mille et une Nuits* d'*Haroun al-Rachid* : philosophie et libre discussion, luxe, culture, gastronomie...

Des paysages désertiques, je n'en connais aucun. On m'a dit que ce sable-là ne possède ni la couleur, ni la finesse, ni la souplesse des dunes du Sahara, qu'il se transforme en une bouillasse rougeâtre quand il pleut et que le sud où je vais est désespérément plat.

Alors quoi ? J'arrive. Bientôt je saurai...

Un trou dans la nuit d'encre qui enveloppait notre avion : nous survolons Koweït City, petit cercle lumineux, constellation noyée dans un ciel inversé. L'avion se pose. Fini de somnoler.

Sur la passerelle, les 20 °C qui m'accueillent à minuit sont de bon augure pour la suite : nous sommes en janvier et je suis frileuse... Ici comme en France c'est l'hiver, un hiver à vingt degrés...

Habituee au luxe relatif de Paris, je ne suis pas époustoufflée par l'hôtel international cinq étoiles devant lequel me dépose le taxi. Je le considérerai autrement après six mois d'Irak, vécus à la dure dans notre camp spartiate, au moins au début.

Dans le hall et la salle du restaurant, se presse une *noria* d'hommes en *djellaba* d'un blanc-bleu parfaitement pur, mon lave-linge n'en reviendrait pas. Sur la tête, un *kefieh*, sorte de nappe blanche aussi, retenu par *l'agal*, un cercle en coton noir terminé par deux glands, posé en couronne sur la tête (Plus tard, toujours prêts à nous moquer sans indulgence de ce que nous ne connaissions pas et qui faisait leur différence, nous avons vite appelé entre nous ces deux pièces de vêtement *serpillière et courroie de ventilateur*, ce qui était loin d'être fin et nous faisait à peine sourire nous-mêmes. Écœurés par les ors trop généreusement déversés sur les meubles et sur les murs, c'était notre vengeance).

Pas de femmes au comptoir, ni dans le hall, ni au restaurant

où le service est assuré exclusivement par des hommes en frac parlant anglais.

J'apprécie tout de même le faste de ma suite, le moelleux du peignoir (honte à mon sèche-linge), le raffinement des accessoires de toilette, la douceur des draps. Mon patron me dira, par la suite, qu'il a voulu ce sas pour ne pas me démoraliser d'emblée... C'est presque l'inverse qui s'est produit lorsque je me suis installée en Irak. Les Suisses ont une expression pour ça : « être déçu en bien » !

Le lendemain au petit jour, le taxi avait déjà récupéré à l'aéroport deux autres Françaises lorsqu'il se présenta à mon hôtel et nous roulions bientôt ensemble vers notre destination encore nimbée de mystère : *Khor al-Zubair* en Irak.

Par-delà quelques immeubles ultra-modernes aux façades en verre fumé plantés dans le sable, la pluie délayait les teintes, installait l'aube dans un lavis. Le taxi roulait, déroulait un tapis blême coiffé par un ciel gris. À l'horizon, de longs traits bruns : les tentes des bédouins.

Près de la frontière, le jour pointant ne faisait pas la différence entre le désert et le ciel, tout était devenu beige, même les dromadaires lents, hautains, indifférents.

Ils se rassemblaient autour d'un puits creusé dans le sable grossier, partagé avec des bédouines chamarrées, réserve d'eau en équilibre sur la tête, le rouge de leurs jupons agressant cet univers ton sur ton. Soif étanchée, bidon rempli, chacun partait d'un pas égal et balancé : prestance, maintien,

allure, grâce, distinction, harmonie... Un ballet oriental... Les voilà, mes *Mille et une Nuits*...

C'est alors que l'amour pour le désert me prit.

À la frontière, devant la cabane en béton gris des gabelous, deux bancs rudimentaires en planches de bois non équarries, calés sur la façade, reçoivent nos bagages, qui sont passés au crible. Les formalités s'éternisent : ce n'est pas souvent que trois jeunes Européennes se présentent ici en même temps, à cette minuscule frontière Koweït-Irak, empruntée le jeudi soir par les Koweïti venant s'arsouiller à Basrah où l'on trouve, en vente libre, femmes et whisky. C'est ce que tente de nous expliquer notre chauffeur dans un anglais approximatif, pour excuser la lenteur des douaniers.

On nous rend nos passeports. La calligraphie énigmatique à l'encre rouge me les rend plus précieux. On nous fait signe de rassembler le contenu de nos valises et de continuer, on est rustre avec les femmes, il faudra s'y habituer. Pas de MLF ici...

Le jour se lève.

Bande bleu bitume, le ciel. Bandelettes ocre et dorées, le sable dans tous ses états. Moi pétrifiée par cette horizontalité minérale. Bagnard en liberté, le désert me désoriente, me dérouté, me déboussole, me déclique, me débourgeoise, me déconditionne, me décontamine, me décrasse, me dégrafe, me déplisse, me désarme, me dépossède, me démesure, me délice.

Me DÉSERT !

À l'arrière mes compagnes continuent à discuter comme si de rien n'était.

Nous voici installées dans un camp sans arbre ni ombre (ni or, bien entendu).

Appartements spartiates dans de longs baraquements. Béton brut. Un réservoir en métal rouillé sur le toit plat reçoit l'eau pour la douche, rempli tous les matins par les employés du service logistique, arrivant au volant de camions-citernes. D'où vient-elle ? Je n'ai pas demandé, contente, déjà, qu'il y en ait.

Chacun de ces appartements possède sa porte en bois peinte en vert (peintre nostalgique des prés et des taillis, ou bien moins poétique, la couleur coranique ?). Elles donnent sur un désert plat au sol boueux qu'on m'avait prédit, écorché par des torchères, flambeaux bleus et orange dressés vers les dieux de la Mésopotamie, sûrement pas loin d'ici.

Nous avons commencé par être une poignée. D'une étendue de sable allait naître une usine. La survie des hommes (nombreux) et des femmes (peu) doit être assurée. Par moi. J'aime imaginer et réaliser dans la foulée.

Premier vendredi, jour de repos en pays musulman. Je découvre les lieux. D'abord les *souks* de Basrah. Le vendredi, seules les boutiques des bijoutiers, tous chrétiens, sont ouvertes. L'un d'eux, avec des mines de conspirateur et des précautions infinies, me montre ses trésors : des sceaux-cylindres en pierre dure. La ville d'Ur n'est pas si loin. Novice,

ne sachant pas reconnaître les faux, je choisis un dieu-lune en agate. Après un marchandage d'une bonne demi-heure, je l'obtiens pour la moitié de la somme annoncée. Je l'ai conservé comme un talisman et, des décennies après, on m'a dit qu'il était authentique. Bon point pour ce marchand qui me savait fraîchement arrivée. Pendant mon séjour en Irak, je crois qu'aucun commerçant n'a jamais essayé de me duper. On dit ici que les Irakiens actuels, dans la majorité, sont des bédouins sédentarisés. Ils en ont gardé la droiture et l'honnêteté.

La seule route asphaltée, droite à l'infini, conduit de Basrah à Bagdad, au milieu d'étendues de sable couvertes de sacs plastiques roses, verts ou bleus, que broute parfois une vache famélique.

Ce qui évoque pour moi une mesure en ruine est une briqueterie. Quelques hommes façonnent des briques à l'aide d'un gabarit en planches de récupération qu'ils remplissent du sable boueux ramassé à même le sol salin. Tels des gamins à la plage confectionnant des pâtes avec leur seau, ils déposent au soleil les parallélépipèdes ainsi façonnés et recommencent jusqu'à l'obtention de la quantité admise par leur four, cette sorte de cheminée qui m'avait fait penser à un reste de maison écroulée. Flanquée, de chaque côté, de deux bacs pleins de mazout avec, en dessous, des galeries assurant le tirage pendant la cuisson. Les ouvriers, par gestes, nous expliquent le processus, heureux semble-t-il qu'une femme s'intéresse à leur production.

Puis c'est le confluent du Tigre et de l'Euphrate qui forme le *Shatt al-Arab* aujourd'hui vert bronze, calme, beau, serein. Notre promenade dans un chemin de terre qui lui est perpendiculaire, au milieu de la palmeraie poussiéreuse (les pluies récentes n'ont pas lavé les palmes criblées de sable) nous mène à une exploitation artisanale de conditionnement de dattes en plein air. Je m'approche, intéressée.

Les employées, d'abord curieuses puis amicales, nous montrent comment elles travaillent et nous font goûter leur production. Pour la mise en petits paquets serrés, presque comprimés, les femmes exécutent un travail « à la chaîne ». La première pèse, façonne un petit tas. La seconde le place dans un moule rectangulaire, presse à la main, démoule. La troisième enrobe le rectangle compacté d'une enveloppe de cellophane et colle l'étiquette à la marque « *Lion of Babylon* ». La dernière chauffe le paquet à l'aide d'un fer, lui-même maintenu chaud par des braises, pour sceller le tout. Je ne suis pas convaincue que les normes d'hygiène en vigueur chez nous soient respectées, mais le soleil ardent doit tout désinfecter...

Les paquets sont disposés dans des caisses en bois blanc, fermées à l'aide d'un feuillard cloué et le tout chargé dans un camion en fin de vie, livré à la coopérative d'État qui se charge de la vente.

Avant que nous partions, les femmes me donnent, dans un cornet en carton recyclé, une grosse poignée de « dattes surchoix », celles qui ne sont pas compactées. Un « contremaître » s'approche, vérifie, revient, ajoute de gros

paquets dans le cornet. Avec un grand sourire. Je remercie et promets de revenir. Ces dattes belles, charnues, presque rondes, fondantes, de la couleur du miel, sont exquises. J'apprendrai vite, hélas, à mes dépens, qu'elles sont incompatibles avec le galbe de mes hanches...

Un peu plus loin, un petit campement. Devant la cabane en pisé, une femme façonne des galettes rondes à la main, les plaque sur la paroi interne du four en terre. Sur la sole, des bouses de buffle sèches sont leur unique combustible. Un chien jaune bondit vers nous. La femme lui lance une poignée de sable. Il se couche, penaud. Elle décolle ses galettes de la cloison du four, m'en offre une, après avoir appelé son mari pour lui présenter « l'étrangère ». Ils me remercient d'avoir accepté...

Au bord du *Shatt al-Arab*, un artisan fabrique des barques en bois. Une fois coupées, les planches sont cintrées dans l'eau, séchées, les deux parties de la coque assemblées et calfatées de goudron et de poix provenant des marais qu'ils écrèment, comme le faisaient les Sumériens dans les mêmes Marais, il y a cinq mille ans au moins.

Il est tard, il faut rentrer. Journée particulièrement réussie qui donne envie de dire merci...

Notre vie est communautaire, avec des marches ensemble dans le désert, la journée de travail terminée, pour rentrer de ce qui sera un jour une usine, jusqu'au camp où nous habitons. Sous les semelles de nos bottes, le sable crisse et se

souvent par tous ses coquillages : « Aux beaux temps de Sumer, la mer recouvrait ces régions ! ».

Les chiens jaunes, affairés, suivent un itinéraire connu d'eux seuls, sur des pistes ne menant nulle part, mais bien tracées.

Dans la petite ville de *Zubair*, du nom d'un des compagnons du Prophète qui y fut enterré et dont on voit encore le tombeau, l'ocre des murs en pisé s'efface sous le mauve des bougainvillées. Les portes des maisons en bois sculpté se parent d'un heurtoir en bronze : sur une boule, une main féminine à demi repliée, la main de Fatima, la fille du Prophète, censée éloigner le mauvais œil et porter bonheur. Une odeur de cumin flotte dans l'air.

Au souk, les femmes, *abaya* noire tenue sous le menton les cachant des chevilles aux cheveux mais laissant libre le visage s'approchent, me touchent, s'échappent, jacassent, joyeuses me sourient. Fraîche arrivée de France avec tous mes principes, je voudrais les débarrasser de ce « symbole d'asservissement ». Cependant, même les jeunes filles d'ici qui ont étudié en Europe et travaillent à l'usine avec nous en attendant de se marier, se moquent : « Ma pauvre amie, tu la paies cher, ta liberté... Rien de tel que ce vêtement pour favoriser l'incognito... Nous sommes assistées ? Cette position nous plaît... Nous subissons un mariage arrangé ? Quand l'homme est riche, on ne peut que l'aimer... Qu'il vienne à mourir ? Nous sommes prises en charge par les frères aînés... Nos préoccupations ? Essayages chez la couturière, bijouteries, réceptions, conversations salaces entre amies, *mahmouls*

et autres pâtisseries, thé ou café bien sucré... Tu peux garder tes livres : si on s'ennuie, on se prépare un *narghilé*. Charger la pipe à eau de feuilles de tabac et de charbons de bois, la fumer, c'est au moins une heure de passée... Se lever aux aurores, conduire les enfants à la crèche, courir dans le métro pour aller travailler. Le soir faire les courses en courant, rentrer, préparer le dîner. L'asservissement, il est de quel côté ? »

Les enfants mâles, le soir, s'appuient contre un lampadaire allumé, leur livre d'école à la main. Pas d'électricité dans leur maison rose en pisé. Pas de filles dans les rues de *Zubair*, pas encore d'école pour elles.

Les hommes, vêtus de pyjamas rayés, la tenue informelle, arborent la moustache *baassiste*, épaisse, de la largeur du nez. Les glabres sont catalogués « originaux épris de liberté ». S'il a un œil sur eux, le Pouvoir ne va pas jusqu'à les inquiéter. Plus tard, règnera la peur...

Pour nous, c'est l'insouciance et, sous la voûte de filaos, nous quittons *Zubair* en l'empruntant deux ou trois fois, pour imprimer le frais du vert à l'intérieur de nos paupières.

Époque insouciant et féérique.

Notre calife, nos vizirs (nous en avons, il suffit de le décréter) donnent pour nous des fêtes fastueuses. Des tables sont dressées dans d'étonnants jardins sous les palmiers. Agneaux farcis d'amandes et de safran, vénérables poissons colorés de sauce au cumin nommés *zubeidi*, régimes de dattes blondes, pyramides de fruits... Le champagne coule, frais.

Assis en tailleur sur des nattes, le dos calé par des coussins, au bord d'un fleuve charriant l'Histoire, nous attendons *Shéhérazade*. Quand la mer monte, à des kilomètres en amont, le *Shatt al-Arab* envahit les canaux d'irrigation, s'échoue en vagues sur les pieds des palmiers, les lèche avant de se retirer ; recommence sans se lasser ; son clapotis nous assouplit. Le génie de la lampe apparaissant, il ne m'eût pas déconcertée. Que lui aurais-je demandé ?

J'étais comblée.

La courte saison des pluies est terminée, la chaleur encore supportable. De chaque côté, en contrebas de la piste, l'eau retenue en une mince couche sur le sol sablo-argileux s'évapore, laisse apparaître un drap de moire chatoyant au soleil, bientôt transformé en une couette étincelante en duvet d'oie : un marais salant improvisé. Des bédouines en robes rouges, vertes ou jaunes, dans une carriole traînée par une haridelle résignée, viennent ramasser le sel à la pelle. Gageons qu'il y a autant de sable que de sel dans cette cueillette-là.

La partie de chasse au phacochère projetée ce vendredi s'est transformée en balade dans les *Marais*. Je préfère !

À quatre heures du matin, nous arrivons dans le village encore endormi. De chaque côté de l'unique rue, des tas de pastèques longues en tenue de camouflage, d'autres de prunes, de tomates balisent le chemin... Ici vivent les *Maadans*, tribus qui construisent leurs habitations au milieu des marais. Ces maisons, appelées *moudhifs*, sont formées de nattes tressées fixées sur une armature de bottes de roseaux,

leur seul matériau. Sur la paroi du fond, des claies laissent filtrer l'air et la lumière, dans cette seule pièce composant la maison.

Déjà le boulanger décolle le *rubs*, ces galettes en pâte non levée faite de farine de blé et de l'eau des *Marais*, qu'il a plaquées sur les parois du four en pisé.

À côté de son « étal » le marchand de pastèques, de prunes et de tomates émerge de sous ses sacs où il dormait.

Dans les embarcations en forme de gondoles nommées *Turradas*, les roseaux s'écartent, en surgissent des femmes en *abaya*, déjà prêtes à couper d'autres roseaux qu'elles feront sécher pour la réparation de leur maison.

Tout s'anime, les couleurs se précisent, des tortues avancent lentement sur le pont. Le soleil monte, devient plus chaud. Un « café » est ouvert en plein air : nous nous affalons sur le seul banc, en tronc de palmier. On nous sert du thé dans des verres côtelés. Le sucre, au fond, si je n'y touche pas, a des chances de ne pas fondre. Benham, notre interprète, achète du « *rubs* » encore brûlant chez le boulanger pour tout le monde, Jean-Pierre, le géomètre du site, des prunes violettes, Dominique, notre petit docteur, des tomates. Moi j'offre le thé... Le « *cabaretier* » nous apporte un petit seau plein de l'eau du *Marais*, qu'il pose devant nous sur un tabouret. Nous y plongeons les fruits, histoire de recueillir, en plus, quelques amibes... Les mouches s'agglutinent sur nos verres à thé vides et sur le tabouret qui leur sert de support.

Une vieille accroupie vend du raisin vert. Son voile dissimule à moitié de lourdes boucles d'oreilles en or et un

pendant de nez rehaussés de turquoises, la plus grande partie de sa dot, probablement. La chaleur monte, nous engourdit.

Nous négocions, pour une heure, un *Turrada* qui nous promènera dans les canaux. Les pélicans, les hérons dorment encore sur une patte ou dégustent un poisson, négligemment, du bout du bec, sans y prêter trop d'attention.

L'heure allouée vite passée, il faut s'extraire, accepter un autre thé dans la cellule du *Parti Baas* où milite un ami de Benham. Même scénario qu'à Aubervilliers : dans un coin, quelques-uns peaufinent des tracts au crayon-feutre. La machine à coudre et le satin vif serviront à confectionner des bannières à slogans. Symptôme des préoccupations de ce peuple, l'ami de Benham nous distribue des notes de beauté qui s'échelonnent de 90 à 98 % pour les hommes. On m'octroie un 150 % pas vraiment réaliste !

En attendant les hypothétiques poissons dont l'ami devait nous régaler, nous arpentons dans l'autre sens l'unique rue du village. Une nuée d'enfants aux yeux verts, aux cheveux clairs nous accompagne. Souvenirs du mandat britannique. Ils sont beaux. Le chef de cellule du Parti, dans un grand rire : « Beaux ? Ah non ! Ce sont des bâtards ! ». Je ne suis pas belle, alors ! Je suis aussi une bâtarde ! Je le savais, que mes 150 % étaient usurpés !!

Sur le pont, une tortue à la carapace fendue, résultat des maltraitances des « bâtards », avance doucement... Un vieillard mendie. Le village se colore de plus en plus. Aux taches que font les fruits, au vert pâle oblong des pastèques, à l'écarlate des tomates plus que mûres s'ajoutent les robes des

enfants, les vêtements des adultes. Aujourd'hui vendredi les pêcheurs ont congé, nous n'aurons pas de poisson. Ils le savaient...

Notre « *Pidjot* » n'est pas climatisée, nous reprenons la digue entre les cités lacustres et les *Marais* où les buffles viennent boire, pour arriver au souk de *Nassyriah* vers midi. Les bijoutiers nous proposent, dans de vieilles enveloppes extraites du double-fond de leur tiroir-caisse, des sceaux-cylindres plutôt beaux, « *trouvés* » sur les *tels* environnant la ville par des « *fouilleurs sauvages* ». À *Nassiryiah*, l'Euphrate est large comme la Seine à Paris.

La mise hors d'eau des fondations de l'aciérie que nous construisons est achevée...

Pour fêter l'événement, nous sommes invités à un banquet par notre Client. « *Guzi on rice* » dit le carton. Sans expérience du Proche-Orient, *guzi on rice* me fait rêver...

Face à la future usine, cinquante mètres de tables sont dressés sur le sable devant nos bureaux. Des planches bout à bout sur des tréteaux, habillées de draps blancs, les chaises d'un seul côté, vue sur l'usine à réaliser.

On nous installe au son de l'*oud* (sorte de luth à cinq cordes, pincées à l'aide d'un *plectre* en serre d'aigle, pour un son pur et précis me dit-on...), on nous sert un *arak*, boisson anisée à base de noyaux de dattes. Avec de l'eau on dirait du lait. On me dit qu'à ceux qui en achètent dix bouteilles, on offre un chien d'aveugle ! Je suis fière d'acquérir ce nouveau vocabulaire... Discours échangés, la fête commence.

Des serveurs pakistanais descendent d'un bus spécialement frété, portant à deux des plateaux grands comme des roues de charrette, qu'ils posent tous les trois mètres sur la longue table des invités. J'en ai un tout près...

Dans des effluves de cardamome et de safran, un agneau écorché, luisant et bronzé, couché sur du riz doré semé d'amandes rissolées, semble assoupi. Il a cuit, comme ses congénères, dans un four en terre. Des bribes de peau sont lacérées, posées par les serveurs dans les assiettes. Il paraît que la chair est délicieuse, parfumée, moelleuse. Je me contente de riz, de pistaches, de raisins, d'amandes et d'oignons confits. Un régal pour les yeux, pour les papilles aussi. Gastronomie ! J'y suis : notre Client n'est autre que le fastueux *Haroun al-Rachid*...

Plus tard, en Syrie, je penserai à la haute tenue de ce premier *guzi*. Dans les faubourgs de Damas, invités par notre Client, un soir d'été au bord de la rivière *Barada*, pour célébrer un autre événement concernant une autre usine, mon patron assis près de moi. Nous avons une telle complicité, pour lui j'éprouvais un si grand respect qu'il aurait pu me demander de travailler trente-six heures sur vingt-quatre, j'y serais arrivée.

Le *guzi* arriva aussi : il me regardait ! Je détournai la tête le temps qu'on l'écartèle. On posa devant moi une assiette pleine. Là encore, l'œil de l'agneau m'observait : c'est le morceau qu'on offre à la personne qu'on veut honorer... Je profitai de l'inattention du Client pour envoyer l'œil voir dans

la poche de mon patron si j'y étais : refuser d'avaler ce mets symbolique aurait pu créer un incident diplomatique.

Dès le lendemain, la signature de la réception définitive de l'usine suivit. Mon patron, la doublure de sa veste un peu grasse, rentra avec les honneurs à Paris.

Mais revenons en Irak.

On dit que les Anglais sont amateurs de bière.

Mon voisin sur la base vie de Khor al-Zubair, sujet de sa gracieuse Majesté, ne rentrait pas se coucher avant d'avoir vidé sa caisse de *Farida, made and bottled in Iraq*, au club de notre base, construit en roseaux par des artisans des *Marais* sur le modèle des *moudhifs*, ces *boutres retournés*. Précisons que chaque caisse contient douze bouteilles d'un demi-litre. Ce qui fait tout de même six litres !

Un soir, dans le camp endormi, revenant, dans l'obscurité, d'une fête entre amis, je bute sur lui, allongé sur le sol, pieds contre sa porte, tête tournée vers le désert. Avec sa clef, il tente de crocheter un huis imaginaire et grommelle « *I've got the wrong key* ». Je le fais pivoter. En un rien de temps il est rentré.

Petite Française dont c'est le premier chantier, je découvre ici une « faune » incroyable. Un couple, en particulier, est la caricature de l'image que je me fais des *colons*. Pas loin de la retraite, ils ont passé leur vie de chantier en chantier.

Honneur aux dames : haute stature, sein pendant, ventre à fibrome, varices muant ses jambes en échangeurs

d'autoroutes, voix éraillée due aux cartouches de Gauloises qu'elle oblige chaque *collaborateur* à lui acheter en *duty free* lorsqu'il rentre de France. Sans contrepartie. Au service comptabilité, c'est à elle qu'on se présente en premier lieu au retour de congés, pour déposer la note de frais engagés : taxi, restaurant et autres broutilles (il existe même un poste que les hommes nomment pudiquement « *on n'est pas de bois...* »). Malheur à celui qui aura oublié la rançon : sa note de frais ne sera pas remboursée. Au passage, elle *confisque* les *Mco* en partie utilisés, coupons permettant de payer nos excédents de bagages à l'aéroport. Estomaquée, je parle de cette *coutume* à mon patron, aussi nouveau que moi. Elle disparaît bientôt.

Son mari l'appelle affectueusement « mon bébé » ! Ancien légionnaire, cheveux en brosse, short en tout temps et en tout lieu, il est « acheteur local ». Autant dire qu'il peut négocier, entre autres, les *Mco* récupérés par sa femme.

Un soir, pour une question de service, je frappe à la porte de leur caravane. Ils me crient un retentissant « Entrez » qui me fait sursauter. Je les trouve assis côte à côte dans deux fauteuils. Sur une table basse devant elle une bouteille d'arak, devant lui une flasque de whisky. Ils regardent la télévision qui dispense un western dont ils ont coupé le son, tandis qu'une cassette tonitruue « Tiens t'auras du boudin... ».

Ils ne reviendront pas de leur prochain congé.

Un bateau grec, venu livrer du ciment pour notre usine, ronge son ancre à *Aboul Khassib*, sur le fleuve à l'entrée de la Palmeraie.